



Etre et avoir

de Nicolas Philibert

Fiche technique

France - 2002 - 1h44

Réalisation, scénario, montage :

Nicolas Philibert

Images :

Katell Djian

Laurent Didier

Nicolas Philibert

Musique :

Philippe Hersant

Interprètes :

Les élèves de Saint-Etienne-Sur-Usson et leur instituteur



Résumé

Dans une classe unique du Puy de Dôme, à Saint-Etienne-Sur-Usson - un instituteur, Monsieur Lopez, et sa dizaine d'enfants : Alizé, Axel, Jojo, Julien, Nathalie, Olivier, Lætitia. Nicolas Philibert les regarde apprendre et vivre pendant 6 mois...

Critique

Des tortues en vadrouille sur le lino. Les mains pleines de peinture. La terre froide et le jour froid à peine levé que parcourt le car de ramassage scolaire. "Bonjour, monsieur !" Les icônes de la République, husards en blouse grise, entre Ferry (Jules) et Bonheur (Gaston), et aussi la joyeuse libération de cette grisaille de Jules et de Gastons. Monsieur Lopez, Jojo, Julien, Nathalie, Olivier, Laetitia... durant des semaines de leur vie quotidienne dans le petit coin du Massif central où ils habitent - dont les amateurs de Romains (Jules) aimeront savoir qu'il se situe entre Ambert et Issoire.

Mais aussi les souvenirs de chacun - qui n'est pas allé à la communale ? Et encore, le grand récit de l'édification de notre démocratie, historique et universelle, qui a connu récemment quelques accroc à sa robe. Tout cela - et bien d'autres choses encore - apparaît et s'assemble doucement tandis que Nicolas Philibert filme.

Sélection officielle
Cannes 2002

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

On voit son regard. C'est bizarre, mais c'est comme ça : en regardant les images du film, on voit très bien comment le cinéaste a, lui, regardé ces gens, ces lieux, ces changements de lumière. On perçoit l'attention et le retrait, la disponibilité aux plus ou moins minuscules péripéties de chaque jour, la capacité de les enregistrer avec l'intensité avec laquelle les ressentent ceux - enfants ou adultes - auxquels elles adviennent. Et aussi le sentiment, chevillé au corps du réalisateur, que, dans son infini caractère local, ce qui se produit devant sa caméra et son micro recèle nécessairement des trésors. Trésor de sens, d'émotion, de mise en perspective où les plus vastes questions se réfléchissent comme dans des gouttes d'eau. Il est très difficile de parler de ce film tout simple, réalisé durant plusieurs mois dans l'école à classe unique de Saint-Etienne-sur-Usson (Puy-de-Dôme). Les amateurs de Pialat (Maurice) aimeront savoir que c'est sa région natale, le Livradois Forez. On peut dire ce qu'on voit dans le film : l'instituteur et sa douzaine d'élèves, de 4 à 11 ans, des dictées et du calcul, une sortie pour faire de la luge, des paysages très (trop ?) beaux, les parents des gamins, la visite du collège, à la ville, où iront les plus grands l'année suivante. On ne peut pas bien dire ce qu'on "voit" aussi, mais pas de la même manière : l'apprentissage de la solidarité, les rapports entre générations, les liens à la nature, l'inquiétude devant la maladie et la mort, les exigences et les mystères de la transmission du savoir.

On "voit" la construction des êtres humains par eux-mêmes, tous les jours, à la main et à tâtons, y compris dans la réinvention de chaque jour de la place de la Loi, de sa nécessité et de sa menace. Mais voilà, on s'est mis à employer des grands mots qui disent peu, quand Philibert n'utilise que des petits plans, qui ne "disent" rien, mais suggèrent, incitent à penser par soi-même, interrogent, émeuvent et mettent à distance.

Etre et avoir est un grand film. Comme son titre, il est infinitif d'auxiliaires dont il faut apprendre la conjugaison, et en même temps condensé de tout le questionnement de la philosophie. A la rentrée scolaire, de nouveaux enfants sont arrivés...

Jean Michel Frodon.
Le Monde - 21.mai 2002

(...) Si Nicolas Philibert ne cultive ni le look artiste ni la recherche vestimentaire, il n'affirme pas moins à qui lui demande quelle est son activité : "Je fais des films." Des films, pas "des documentaires", même si techniquement la quasi-totalité de son œuvre (une quinzaine de titres de toutes durées depuis un quart de siècle) relève de ce domaine. Documentaire où s'affirme une singularité de regard et de style, **Etre et avoir**, présenté en séance spéciale dans la sélection officielle, suscite chez Philibert le regret qu'il ne soit projeté que dans la "petite" salle Buñuel : "J'aurais rêvé d'être dans une grande salle, le film gagne à être vu par beaucoup de spectateurs ensemble."

Il l'a déjà été, par les exploitants des salles Art et Essai, qui l'ont plébiscité, tout comme les représentants des grands circuits, eux aussi enthousiasmés par cette description attentive et chaleureuse du fonctionnement d'une classe unique dans un village du Massif central. Avec ce qui semble les moyens les plus élémentaires, c'est un chant magnifique et puissant qui s'élève, à tout ce qui contribue à ce que les humains vivent dignement ensemble. Nicolas Philibert se réjouit de l'accueil unanime que suscite son film, à un moment où il ne semble pas superflu de rappeler clairement les valeurs essentielles de la démocratie.

Mais il y accorde moins d'importance qu'à la véritable avant-première du film, à Clermont Ferrand : il n'y a pas de cinéma à Saint-Etienne-sur-Usson pour mon-

trer aux enfants et à leurs parents ce qu'il avait filmé au cours des dix semaines, réparties entre décembre 2000 et juin 2001, où il avait filmé. Leur accueil et celui de l'instituteur, qui est la figure centrale de **Etre et avoir**, ont rasséréiné un cinéaste qui dit accorder une extrême importance à "ce qu'[il] laisse derrière [lui], une fois le tournage achevé": "Je m'empare un petit peu de la vie des gens, il faut leur restituer quelque chose ensuite." Il a aujourd'hui une occasion d'y revenir en préparant la prochaine édition de quatre de ses longs métrages (**La Ville Louvre, Le Pays des sourds, Un animal, des animaux** et **La Moindre des Choses**) en DVD. S'il a choisi de filmer un "coup de gueule" d'Emmanuelle Laborit en complément du **Pays des sourds**, le bonus de **La Moindre des Choses** est constitué d'une conversation avec Jean Oury, le cofondateur (avec Félix Guattari) de l'institut de psychiatrie de La Borde.

Le cinéaste se souvient y être venu pour la première fois plutôt réticent à l'idée de filmer dans ce milieu. Au terme d'une longue visite, Jean Oury constatant sa réserve lui avait dit qu'il la comprenait : "Ici, il n'y a rien à voir. Mais, si un jour vous avez envie de filmer l'invisible, vous serez le bienvenu." "Un cinéaste ne résiste pas à un tel défi", sourit Philibert, avant de souligner que **La Moindre des Choses** n'est pas un film sur la folie ou sur La Borde, pas plus qu'**Etre et avoir** n'est un film "sur" l'école ou les classes uniques. "Je me méfie beaucoup des sujets. Lorsqu'on sait à l'avance ce qu'on veut filmer, ça n'a aucun intérêt, on ne fait pas du cinéma, tout au plus de l'illustration. Je ne fais pas de films en position d'expert, du haut d'un savoir préconçu. A la limite, moins j'en sais, mieux je m'en trouve. Pour tourner **Le Pays des sourds**, je n'ai pas rencontré de spécialistes ni lu d'ouvrages savants sur la question. Mais j'ai appris le langage des signes." Cette disponibilité flottante aux sollicitations du monde, le réalisateur avait

rêvé de la pousser encore plus loin en proposant à Arte, qui produit la série **Voyages, voyages**, d'aller tenir un journal filmé dans une ville choisie par hasard : "Ils ont refusé. Pourtant, n'importe où il y a à voir, à comprendre, à raconter." Sur ses tournages, cette présence-absence passe par la recherche de la "bonne distance, tout se joue là". Cette bonne distance - qui n'a rien d'un nombre d'or : "chaque cinéaste a la sienne, qui définira son style" - est affaire de construction, de rapports humains, autant que de position dans l'espace. Avec son opérateur et son preneur de son, le réalisateur n'a pas cherché à se faire oublier des enfants et du maître pour filmer, mais a établi ouvertement les règles d'un travail, le sien, articulé à un autre travail, le leur.

Jean-Michel Frodon
Le Monde - 19 Mai 2002

Le personnel du Gray d'Albion se souviendra sans doute longtemps de la tornade provoquée par les enfants de la classe unique de Saint-Etienne-sur-Usson (Puy-de-Dôme). C'est dans ce très chic hôtel cannois que les treize jeunes héros du documentaire **Etre et avoir** se sont préparés pour la montée des marches précédant la présentation du film de Nicolas Philibert. Dans un calme relatif pour Alizé, Axel, ou Laura, sagement occupés à dessiner. Dans une excitation communicative pour l'intenable Jojo (5 ans) : le petit bonhomme a bien failli rendre chèvre un reporter qui, caméra à l'épaule, s'était mis en tête de le filmer. Trois heures plus tard, on retrouvait la petite bande, aussi émerveillée que son instituteur, monsieur Lopez, ainsi qu'un Nicolas Philibert très ému, ravi du premier aboutissement de cette aventure commencée il y a deux ans. «Mon but était de filmer des enfants à l'école. Car un enfant qui apprend à lire et à écrire, qui bute sur

les mots, c'est très beau, raconte le cinéaste. J'avais également envie de tourner un documentaire en milieu rural, et plus particulièrement dans une région de moyenne montagne.» Au printemps 2000, Nicolas Philibert arpente le Massif central. Il contacte trois cents écoles, en visite une centaine. «J'ai choisi en fonction de trois critères : un petit nombre d'élèves pour pouvoir rapidement les identifier à l'écran ; le plus large éventail d'âges possible (de 3 à 11 ans) ; et un instituteur qui soit un vrai personnage.»

«Deux points clés». Avec Georges Lopez, le maître barbu en poste depuis 1981 à Saint-Etienne-sur-Usson, Nicolas Philibert a trouvé la perle. «C'est un enseignant, mais aussi un éducateur. Il est toujours à la bonne - et à la belle - distance des enfants. Il leur apprend à lire, écrire, compter mais aussi à grandir, à regarder le monde.» Avant de débiter les prises de vue, la production descend dans le Forez pour une grande réunion avec les enfants et leurs parents. «Il me fallait leur confiance sur deux points clés, poursuit Philibert, tous les enfants ne seraient pas à égalité à l'image dans le montage final et je montrerais aussi les enfants en difficulté, se disputant entre eux ou se faisant engueuler par l'institut.»

Le tournage s'étale de décembre 2000 à juin 2001, en sept périodes d'une ou deux semaines. «Les enfants étaient tristes quand on partait et ravis quand on revenait. On est devenus très copains, on jouait ensemble au foot à la récré. Mais ils faisaient très bien la différence entre la détente et le boulot. Car quand on travaillait, eux aussi.» La petite équipe de quatre personnes tourne soixante heures de rushes avec une seule caméra. Nicolas Philibert assure lui-même le cadre, un premier technicien s'occupe de la lumière et du point, un deuxième de la pellicule, de charger et décharger la caméra. L'ingénieur du son tient lui-même la perche-micro au-dessus des enfants, Georges Lopez por-

tant de son côté un micro HF. Pas de démonstration. L'instituteur assure que la présence de la caméra n'a perturbé ni les enfants, ni son enseignement. «Le regard des autres sur mon travail ne m'a pas gêné. Et, au bout d'un moment, je me plaçais instinctivement dans la position optimale par rapport à la caméra.» Nicolas Philibert parvient ainsi à restituer la vie quotidienne dans une classe unique, avec l'enseignant qui, «tel un acrobate ou un jongleur», passe sans cesse d'un groupe à l'autre. «La classe unique, analyse le cinéaste, c'est le mélange des âges, et donc le mélange des savoirs et des expériences. Alors que la société est de plus en plus cloisonnée, il faut encourager ce genre de mélange. Parce que c'est dans la confrontation aux autres que l'on apprend le mieux qui on est, que l'on perd ses préjugés, que l'on grandit.»

Les séquences tournées au domicile des enfants sont réduites au strict minimum, un simple cadre pour «montrer le milieu géographique et social des familles». De même, on ne sait rien de la vie privée de l'instituteur. «Cela aurait été hors sujet, argumente Nicolas Philibert. **Etre et avoir** est un film non pas sur l'école, mais à l'école, avec des enfants et un maître. Dans un reportage télé, le réalisateur aurait sans doute cherché à comparer plusieurs classes, plusieurs méthodes pédagogiques, pour faire passer son message. Or, si on cherche à faire une démonstration, il n'y a plus de cinéma.» (...)

Samuel Douhaire
Libération - mercredi 22 mai 2002

Le réalisateur

Fils d'un prof de philo fou de cinéma (il en sera un des premiers enseignants, à la fac de Grenoble, à la fin des années 1960), le jeune Nicolas n'était pas destiné, malgré des débuts prometteurs, à rester un cancre. Après une licence de philo, il devient stagiaire sur un film magnifique et méconnu du début des années 1970, **Les Camisards**, de René Allio, aussi formateur par son sujet que par ses conditions de fabrication. Ensuite, "ce fut affaire de rencontre, de belles rencontres...", dit le cinéaste, employant le même terme que pour justifier un projet de film ou le lieu et les gens avec lesquels il le mettra en œuvre.

Sur ce chemin à la fois désiré et accepté, parcouru comme il parcourut jadis selon ses propres géographies la mémoire picturale dans **La Ville Louvre**, balisé par l'éternelle préoccupation du "vivre ensemble", qu'il s'agisse de la petite troupe de théâtre de Qui sait ou de la communauté d'une école et d'un village, le cinéaste n'en finit pas de bouger, même s'il se défie des explicitations trop affichées. Il reconnaît que lui, qui ne "comprendait rien à la technique", est devenu son propre monteur, sur film puis, désormais, sur ordinateur, tout comme il est devenu son propre cadreur. Il est aussi en train, après plus de dix ans de responsabilités au sein de la Société des réalisateurs de films, le syndicat des cinéastes, de s'en éloigner : "Je ne suis définitivement pas un militant."

Il préfère poser des questions que donner des réponses, et surtout écouter. Pour relancer la parole de Jean Oury, il a proposé à celui-ci une liste de mots que le psychiatre affectionne. Parmi eux, certains comme "connivence" ou "hétérogénéité" conviennent bien aussi à Nicolas Philibert.

Jean-Michel Frodon
Le Monde - 19 Mai 2002

Filmographie

La voix de son maître	1978
Patrons/Télévision	1979
La face Nord du camembert	1985
Christophe	1986
Y'a pas d'malaise	
Vas-y Lapébie !	1988
Le come-back de Baquet	
Migraine	1989
La ville Louvre	1990
Le pays des sourds	1992
Un animal, des animaux	1994
La moindre des choses	1996
Etre et avoir	2001

Documents disponibles au France

Synopsis n°1
Positif n°497/498
Revue de presse

Pour plus de renseignements :
tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com